

Poésies (Deubel)

Léon Deubel

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Vous dont l'amour est cher au cœur comme un beau site
Ne cherchez pas, chère âme, en écoutant ces vers
Près du feu qui sourit de son sourire clair
Si la Vie a blessé la voix qui les récite
Mais que de beaux départs au loin vous sollicitent.

L. D.

02

Par les sentiers abrupts où les fauves s'engagent,
Sur un pic ébloui qui monte en geyser d'or,
Compagnon fabuleux de l'aigle et du condor,
Le Poète nourrit sa tristesse sauvage.
À ses pieds, confondus dans un double servage,
Multipliant sans cesse un formidable effort,
Les Hommes, par instants, diffamaient son essor :
Mais lui voyait au loin s'allumer des rivages.
Et nativement sourd à l'injure démente,
Assuré de savoir à quelle ivre Bacchante
Sera livrée un jour sa dépouille meurtrie ;
Laissant la foule aux liens d'un opaque sommeil,
Pour découvrir enfin l'azur de sa patrie,
Il reprit le chemin blasphémé du Soleil.

03

Afin de me permettre, à mon matin vermeil,
De dire avant la nuit des vers impérissables
Elle parut ! laissant imprimés sur le sable
Ses pas d'où s'élevaient des odes de soleil.
Le beau jour, préludant en fanfares d'éveil,
Déroulait à ses pieds les grèves de la Fable ;
Et les Hommes sentaient qu'en sa grâce ineffable
Survivait le prestige enivrant du Sommeil.

Soudain comme des morts par miracle rendus
À la clarté du jour et, le cœur éperdu,
Repoussant les enfants et les mères en larmes,
Bondirent, au soleil qui évoqua leurs torses,
Victorieusement en brandissant leurs armes,
Tous les héros et tous les guerriers de ma Force.

04

Petite vierge, au cœur secret de la maison,
Laisse dans le refuge inviolable et sûr
Des draps que tu marquas d'une avide morsure,
Amour nous accorder son ardente saison.
Laisse ton sexe roux brûler sous sa toison
Et ta chair, enlacée aux bras de la Luxure,
Dans l'ombre d'où transpire un infernal poison,
Panteler sous le feu d'une exquise blessure.

Et lorsqu'au doux sommeil par le soir invitée,
À longs traits tu boiras les rêves enchantés,
Prête au premier mensonge et aux derniers aveux,
Tout entier répandu sur ma large poitrine,
Ton corps s'épanchera, roulé dans tes cheveux,
Comme une source claire au flanc d'une colline.

05

Je boirai tout le sang du baiser sur tes dents,
Je boirai sur ton corps le lait de ta chair blanche
Et mon désir nombreux, en un hymne puissant,
Vibrera sur la lyre étroite de tes hanches.
Et l'ombre de mon corps découplé te couvrant
Comme l'ombre qu'un chêne altièrement épanche,
Je t'asservirai toute en mes bras triomphants
Pour goûter longuement ma virile revanche.

Alors sur la pâleur de tes épaules mates
Et de ta gorge, ainsi qu'un camail ténébreux
Imprégné de parfums subtils et d'aromates,
Tes cheveux glisseront, frères des eaux dormantes,
Et les anges du Mal verront seuls dans nos yeux
Nos âmes dérouler leurs fresques violentes.

06

Dans l'ombre nuptiale où se cherchent nos yeux,
Ma haine et mon amour lentement te terrassent,
Et mon souffle qui brûle et dévore ta face
Fait crépiter sa flamme au bord de tes cheveux.
Mon étreinte est sur toi comme un lierre tenace
Et mes jambes, le long de tes jarrets nerveux,
Sont comme deux chevreaux aux bonds capricieux,
Et ma bouche s'est jointe à ta bouche vorace.

Midi brûle aux touffeurs de tes aisselles blondes,
Et le rythme qui meut secrètement les mondes
Nous entraîne, animés de la même fureur,
Vers les gouffres béants où s'abîment les âmes
Avides de jeter leurs dernières lueurs,
Comme de grands soleils sans chaleur et sans flamme.

07

Ange blond du sommeil qui visites les saints
Et fais râler les forts sur ta gorge mordue,
Ô Femme ! qui connais les sûrs poisons qui tuent
Et le solaire orgueil d'incendier mes reins ;
Toi qui sus dévouer sur de moelleux coussins
Ta chair présomptueuse à ma chair morfondue,
Lorsque je descendrai dans la nuit inconnue
Je veux coller ma bouche expirante à tes seins.

Et dans un dernier souffle à ton corps qui s'étale,
Blême, je ravirai d'une lèvre brutale
Un feu qui chauffera mon fantôme glacé,
Quand sur les bords du Styx, solitaire et morose,
Je verrai ton image à jamais s'effacer,
Comme un qui voit mourir et s'effeuiller des roses.

08

Les jours étant venus d'aller à l'orgueilleuse
Pour qui j'ai préparé secrètement mon cœur,
Je soulevai la pierre antique du Labeur
Et mon vers déroula sa route soleilleuse.
Dressée à grand effort et menaçant la nue
Ma volonté, debout dans le printemps, pareille
À un arc triomphal au bout d'une avenue,
Imposa son carcan de granit au soleil.

Et solitaire au cœur de la grande Nature,
Comme un archange blond qui revêtit l'armure
Mon rêve étincela dans la strophe plastique ;
Afin de me ravir pour toujours à moi-même,
Et de pouvoir crier à la gloire impudique
Mon nom ! dans la rafale ardente du Poème.

09

Par l'éclatant midi qui fond l'acier des fleuves
Jusqu'à ce que le soir élève au ciel son arche,
Je mène sans répit, dans la lumière neuve,
Ma jeunesse semblable à une armée en marche.
Les clairons de ma Joie éveillent la Fortune
Et mes désirs, serrés en phalanges massives,
Aux portes des cités, paresseuses captives,
Campent sous le manteau léger du clair de lune.

Parfois les yeux brillants des mondes qu'ils enferment,
L'écume aux dents, des morts ensanglantent les bermes
Et la baie rouge rit dans le houx vernissé ;
Mais mon angoisse est courte et, flottante bannière
Que j'élève au soleil qui la vient caresser,
Mon âme se déploie enivrée de lumière.

10

Par les volets mi-clos j'ai guetté l'aube pure.
La diane des coqs et des merles agiles
S'argentait de l'éclat de la rosée fragile,
Et des forêts au loin tordaient leurs chevelures.
La prière montait dans l'angélus vermeil,
Des sources dégrafaient leurs tuniques de fées ;
Et vers les prés fleuris indolemment couchées
Des collines bombaient leurs gorges au soleil.

Sous les arbres, dorées d'une poussière blonde
Les routes propageaient l'allégresse du monde ;
Les portes des maisons riaient émerveillées.
Et les sentiers, sifflant entre leurs baies acides,
Saluaient de leurs chants le beau matin lucide :
Strophe d'or du poème ardent de la journée.

11

Ô Muse ! dont la tempe est ceinte d'un laurier,
Quand la tristesse incline à mon front ses mélèzes,
Si ta flamme s'allume aux plus hautes falaises
Jusqu'où monte en boitant mon orgueil foudroyé ;
Si debout sur l'amas des grands siècles broyés,
Jumelle de l'Été qui croule en rouges braises
Ta farouche splendeur me pénètre et m'apaise,
Et présage l'étoile au front des Envoyés ;

Ne crains-tu pas celui que le mal désenchante,
Aveugle à ce qui brille et sourd à ce qui chante
Dont la vie est semblable à quelque morne grève
Et qui, dans le jour vaste et multiple qui luit,
Trahi par la chimère en fuite de son rêve
Sanglote vers l'étroite unité de la nuit ?

12

Soleil ! toi qui te plais à la voix des fontaines
Et panses la blessure ouverte des sillons,
Laisse la majesté nombreuse de ta traîne
Vêtir la solitude heureuse des vallons.
Que l'azur où tu vis règne encor sans partage,
Froissé par les sabots de tes fiers étalons,
Sur mon cœur, comme sur un fougueux paysage
Qu'anime la vigueur de l'ardente saison.

Que pour te célébrer, ô maître magnanime !
Mon rythme soit ton cri, ma strophe ton rayon,
Et qu'à la face d'or de ton orbe sublime
Je danse le péan divin sous ta toison !

Ôchamp de blé des Jours que moissonne la Nuit
Soleil ! l'ombre descend des montagnes prochaines
Sur les pas mesurés des aumailles sereines,
Et tes derniers rayons couronnent les vieux puits.
La paresse du soir s'accoude à la fenêtre.
Dans l'ombre où tintent clair leurs sonnailles de mules
Les horloges s'en vont de leur pas somnambule
Battre au cœur du mystère émouvant qui va naître.

Aux nefs du firmament les astres se recueillent.
Majestueux, tu meurs ! Et l'univers entend,
Ce pendant que le soir tombe de feuille en feuille,
Respirer tes poumons avides de Titan.

13

Dans le halo doré des lampes familières,
Comme un mort surgirait d'un sépulcre connu
Pour me solliciter à la nuit du Mystère,
La Musique m'appelle en tordant ses bras nus.
Aux calmes profondeurs où nul n'est parvenu
Elle m'étreint parmi de soudaines lumières,
Et mon cœur croit sentir, sous des doigts inconnus,
Les souvenirs bannis soulever leurs paupières.

Ses accents tour à tour se gonflent et se voilent
Et mêlent, dans un rythme émouvant et rieur,
La clameur du soleil au sanglot des étoiles.
Mais plus me ravit celle où ta voix retentit
Berlioz ! comme l'appel d'un monde antérieur
Sous le porche désert de l'insondable nuit.

14

Mets tes bijoux roses et noirs
Comme les heures du souvenir ;
Mets ce qui s'accorde ce soir
À ce qui ne peut revenir :
Ta robe de crêpe léger
Plus incertaine qu'une charmille
Qui fait que l'herbe des vergers
Tremble d'amour à tes chevilles,

Ton chapeau garni d'asphodèles,
Tes gants parfumés de jasmin
Qui gardent en leurs plis fidèles
La vie inquiète de tes mains.
Et viens par le souple mystère
Qui sut envelopper sans bruit
Le beau jour tombé comme un fruit
Où des guêpes se désaltèrent.
Le soir a la saveur du miel,
L'ombre tiède qui nous attend
Pour fiancer la terre au ciel
Polit la bague des étangs.
Dans le bruit d'ailes du silence
Phœbé lève son bouclier
Sur qui retentit en cadence
La sagette d'un peuplier.
La belle nuit timide encor
Étire au ciel vert sa stature,
L'âme romantique du cor
Fait rêver tout bas la nature.

Mets tes bijoux roses et noirs
Comme les heures du souvenir ;
Mets ce qui s'accorde ce soir
À ce qui ne peut revenir.

15

De tes cheveux changeants et de soleil parée,
Loin de l'image d'or et de fange des villes,
Reine qu'un fier courroux hors de sa terre exile
Ainsi tu t'en iras de silence entourée.
Moi le cœur éperdu mais l'âme préparée
À bannir devant tous un regret inutile,
Ma lèvre sur ton nom printanier et futile,
Je te verrai passer comme une heure dorée.

Nul cri ! L'Automne rousse et déchue aux sentiers
Pressera ses tombeaux de porphyre à tes pieds,
Et quand ta forme au loin sera toute fondue
Ô Vierge ! d'un sanglot longuement secoué,
Je dénouerai dans l'ombre et la nuit revenue
Ce que nos mains d'enfants un soir avaient noué.

16

Garde mon souvenir comme un bouquet donné.
Un jour, par le chemin qui mène à mon village
Un bel adolescent viendra, comme un roi mage,
Offrir la douce myrrhe à mon nom nouveau-né.
Un jour, tu souriras à mon front couronné,
Alourdi sous le poids des lauriers et de l'âge,
Et ton cœur dédiera les plus chers paysages
Au repos éternel de notre amour fané.

Alors, à la clarté naïve de ta lampe,
Mes vers te salueront en inclinant leurs hampes
Comme des étendards levés dans le Passé.
Tu fermeras les yeux. Et l'Amour et la Gloire,
Pareils à deux flambeaux veillant un trépassé,
Consacreront mon nom à ta chère mémoire.

17

Ma souffrance n'est pas de celles qu'on diffame
Ni de celles que trompe un facile plaisir ;
Elle a le front de ceux qui vivent sans désir
Et ne s'endort jamais sur l'épaule des femmes.
L'Orgueil qui la nourrit sans cesse de sa flamme
Et fait luire à ses yeux tous les trésors d'Ophir
L'exalte à des sommets pénibles à gravir
Qui menacent l'azur natal qu'elle réclame.
Mais les plus fiers essors sont captifs de Demain,
Et farouche, impuissant et cruel, de ces mains
Frémissantes encor d'avoir tenu la Lyre,
J'offre au ciel fulgurant qui châtia Sodome,
Et voua Prométhée à l'éternel martyre,
L'invincible douleur de ne rester qu'un homme.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Po%C3%A9sies_%28Deubel%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.